

ODEON
DE L'EUROPE
Direction Olivier Py THEATRE



Lettre N°11

septembre — octobre 2009

**Les Enfants de Saturne
Philoctète**

Présent composé

Orhan Pamuk
Luis Sepúlveda
Des trous dans la tête !
...

Le dialogue des temps

Le théâtre se tient à la croisée des temps. L'une de ses faces est tournée vers l'histoire la plus archaïque, dans les profondeurs d'une mémoire plus vieille que l'écriture. L'autre interroge déjà, parfois à son insu, les signes annonciateurs de l'avenir. C'est en ce carrefour où les siècles circulent et gardent une chance de confirmer leurs liens que le théâtre nous invite à nous rassembler, en un lieu qui par excellence s'ouvre à l'interrogation, à la réflexion, à tous les désirs du sens.

Et comme tout carrefour, le théâtre est fait pour être traversé, il participe du mouvement. Comme le dit Olivier Py, il ne résiste pas, mais *insiste*. Son apparente sagesse de grand ancien cache un élan vital. Celui, permanent, de la mobilité des langages et donc des idées. Le théâtre n'a cessé de voyager, depuis ce temps légendaire des origines où Thespis circulait en Attique, de village en village, pour y jouer lui-même ses spectacles. Très vite, cet art nouveau s'inventa des ports d'attache où revenir régulièrement – d'où l'impression, parfois, que le théâtre comme art est désormais inséparable du théâtre comme lieu. Mais à y regarder de plus près, une institution théâtrale, pour peu qu'elle soit vivante, aspire toujours à se montrer digne de l'esprit vagabond du vieux Thespis : à chaque fois, il s'agit de se présenter devant les hommes et de leur fixer rendez-vous, le temps de quelques heures, avec leur propre langue.

Accepter, revendiquer sa langue, découvrir les possibilités de parole qu'elle libère, s'ouvrir aux joies et aux plaisirs qui s'y inscrivent, l'éprouver comme une fierté : quelle meilleure façon de se rendre plus sensible, plus accueillant à la noblesse, à la richesse incomparable des autres langues de la terre ? L'humanité, sans répit, a multiplié ses idiomes – il s'en parlerait, paraît-il, plus de six mille aujourd'hui – comme pour inventer et fixer des identités inouïes, des sens insoupçonnés, élevant ainsi l'univers habité à la puissance de ses paroles. «Donner à un enfant une série de langues», écrit Georges Steiner, «c'est lui dire qu'il n'y a pas de monopole chauvin ni national d'une seule formule humaine».

Le périple théâtral de notre saison s'ouvre sur un double dialogue des temps. À l'écriture contemporaine d'Olivier Py répond la vénérable voix de Sophocle. Mais Sophocle est ici réinventé par un poète d'aujourd'hui ; et le texte d'Olivier Py, qui puise parfois à des nappes de mythe presque immémoriales, ne sépare pas sa réflexion sur l'histoire d'une quête visionnaire des temps nouveaux. Entre ces deux poèmes dramatiques, rencontres, lectures, rendez-vous de toutes sortes avec des philosophes, des artistes, des écrivains, viennent soutenir, sous le signe du «présent composé», notre volonté de nous orienter sur les eaux parfois troubles et agitées de notre époque.





18 septembre – 24 octobre 2009
Ateliers Berthier 17^e

Les Enfants de Saturne

texte & mise en scène Olivier Py

Création

La République se meurt, *La République* est presque morte... Un quotidien va disparaître, et avec lui une certaine façon de concevoir et d'écrire l'histoire. Son imposant père fondateur, au bord de la tombe, voit disparaître l'œuvre de sa vie. Mais l'amertume de Saturne est peut-être mêlée d'une secrète fierté – car parmi ses enfants, le vieillard solitaire ne voit personne à qui passer la main. Cette fin de règne est-elle pour autant une fin des temps ? L'Histoire, pour se continuer, n'invente-t-elle pas d'imprévisibles voies de traverse ?

La dernière pièce d'Olivier Py, qu'il décrit comme son œuvre la plus sombre, dresse sans doute un état du monde qui semble à certains égards apocalyptique. Et pourtant ce monde qui s'efface libère encore, au-delà des convulsions de son agonie, l'espace régénéré où s'inscriront de nouveaux voyages. Le directeur de l'Odéon a d'ailleurs ouvert son éditorial de présentation de notre nouvelle saison en affirmant que «le moment est venu de sortir des apocalypses, d'accepter [...] que de la mélancolie peut naître l'action. Sortir des apocalypses, c'est accepter que le temps qui vient n'est pas dessiné ailleurs que dans les mythes, c'est vouloir faire de notre nostalgie une force allante.» L'apocalypse, on le sait, est d'abord révélation : ce temps d'après tout

temps où les voiles se lèvent enfin sur l'éblouissant dernier mot des siècles. Mais peut-être, avant les voiles, est-ce d'abord le vent qui doit se lever – vent d'un esprit qui souffle encore et toujours où il veut, et qui chasse devant lui vers des rivages inconnus les bateaux ivres de l'avenir. Tandis qu'une famille d'héritiers, autour de son patriarche, achève de se détruire dans le bruit et la fureur, un legs se transmet donc, un très vieux mythe (est-ce le même, est-ce un autre ?) est reconduit : la poésie revient, ne cesse d'être de retour, à dos de baleine blanche, afin de nous rappeler – pareille au théâtre tel le rêve Olivier Py – cette vérité simple : «nous sommes toujours plus nombreux que nous le croyons à aimer le présent».

On sait que le divin fils d'Uranus dévorait ses propres enfants pour conserver son trône. Le Saturne mortel imaginé par Olivier Py semble de même vouer sa descendance à la dépossession et à la mort. Dans cette pièce sans mères, presque tous les liens de la parenté ordinaire sont subvertis – un frère et sa sœur s'aiment charnellement, un père rêvant de ravager toute beauté est tourmenté d'une passion maudite pour son propre fils... Concentrant en elle toutes les figures de la fureur et de l'excès, la famille semble ici au cœur du noir éblouissement tragique.

Les Enfants de Saturne est-il

pour autant une tragédie ? L'un de ses plus jeunes personnages observe que «dans la tragédie [...] il n'y a aucune raison, rien. Aucune explication. Rien. Mais dans le drame bourgeois il y a une raison à la catastrophe. [...] Notre lâcheté.» Alors, tragédie ou drame bourgeois ? La pièce autorise les deux lectures. D'un côté, elle se laisse aborder comme la chronique d'une abdication collective, celle d'enfants qui n'ont pas la force ou la volonté de poursuivre l'œuvre paternelle. La fin de Saturne est aussi celle d'une certaine France, d'une République qui a donné son nom au journal qu'il dirige, d'un pays qui était aussi un paysage, une «semence

paysanne et littéraire» où l'écriture et la géographie semblaient faire corps. Cette France-là, qui a «inventé la politique» et «est une idée», est inséparable de l'Histoire, qui semble elle-même n'avoir de sens qu'en se mesurant à un destin. Or cette France, selon Saturne, paraît désormais incapable de se réinventer, dépourvue et de destin et d'Histoire, s'il est vrai que celle-ci a touché à sa fin – et de cette médiocrité, la faiblesse de ses propres rejetons, héritiers indignes de *La République*, est à ses yeux le plus triste témoignage. Saturne, au soir de son existence, lisant sa propre nécrologie qu'il trouve fade,

Pourquoi vouloir le pire ?
Pour que la parole retrouve son poids.

Olivier Py

convenue et mal écrite, n'est toujours pas satisfait : «ma biographie n'est pas ma vie». Sa vie, c'est obscurément sur un tout autre versant qu'il la reconnaît : là où son fils illégitime a perdu sa main droite pour lui, là où l'encre de *La République* s'est mêlée au sang de Ré.

Et c'est donc avec Ré, par lui, que l'Histoire va continuer – fût-ce au prix de la tragédie, brûlant et ravageant, sans autre «raison» qu'une folle fatalité d'amour et de haine ; c'est par Ré que Saturne va peut-être trouver une mort digne de son appétit d'ogre. Ré l'illégitime lance en effet un défi sauvage à son père – et le vieillard lui confie son héritage ou s'en laisse déposséder, comme pour relever le gant... Victime d'une attaque, l'imposant Saturne est finalement pris au piège d'un

locked-in syndrome : totalement paralysé, enfermé dans son propre corps, il ne peut plus communiquer avec le monde extérieur qu'en battant des paupières et se retrouve à la merci de son intermédiaire, lequel n'est autre que Ré. Le fils bâtard s'érige en unique interprète des volontés paternelles, ce qui lui permet d'imprimer aux destins de ses demi-frères une tournure catastrophique – jusqu'au jour où il peut dire à son père : «je ne cherche plus ton amour. Je voulais seulement l'écrire dans le ciel, te l'écrire en lettres plus grandes que le crépuscule de l'Occident». Et ce même jour, il inflige au vieillard une dernière épreuve – qui est aussi la preuve ultime de cet amour apocalyptique, et comme l'aveu de sa propre défaite, «le diable vaincu» – en lui faisant manger

sous forme de pâté, tel un nouveau Titus Andronicus, sa main gauche qu'il lui sacrifie. Ainsi Saturne finit-il par jouer le rôle que lui prescrit son nom – il consomme bel et bien la chair de sa descendance...

Le combat du fils et du père, cette lutte lancinante sur laquelle Olivier Py ne cesse de revenir de pièce en pièce, prend ici des accents nouveaux. Ré, sombre et rayonnant, peut aussi faire songer tantôt à l'Edmond du *Roi Lear*, bâtard prêt à tuer son père faute d'en être reconnu, tantôt au Garga de *Dans la jungle des villes*, qui dans son duel à mort avec le vieux Schlink ne cesse de découvrir qu'il peut aller toujours plus loin. Ou encore, Saturne tient à la fois de Job, qui va tout perdre – ses richesses, ses enfants – et du Seigneur qui le laisse mettre à l'épreuve par le Malin ; du



Amira Casar © Carole Belliache/H&K

coup, Ré n'est pas sans ressemblance avec Lucifer, dont les flammes jettent aussi quelque lumière... *Les Enfants de*

L'expérience du mal et de la douleur infligée à autrui comme à soi-même est-elle donc la seule voie que l'on

homme d'une piété filiale sans bornes : Nour, l'étranger dont le nom signifie lumière, et en son ami Virgile, nommé d'après un poète qui sut traverser les enfers. Même si, comme le rappelle Ré, «la tragédie est faite de ce que justement ce qui tente de la prévenir la provoque», Nour et Virgile, héritiers libres, suffisent peut-être à porter témoignage de ce que, comme le notait l'auteur du *Soulier de satin*, «le pire n'est pas toujours sûr».

Daniel Loayza

Oublions la faute. Perdons identité.

Saturne est donc bien, aussi, une tragédie. La question de l'amour, donné ou refusé, le problème qu'ouvre l'appel éperdu à l'autre, s'y déploient avec une énergie parfois effarante et paraissent conduire tout droit à l'abîme.

puisse frayer vers «l'amour, l'amour, le très pur amour» que Saturne lui-même célèbre *in extremis*? Dans les cendres de la perte, du crime et du sacrifice, quelle promesse se laisserait entrevoir? La réponse s'incarne en un jeune

Générique

avec Nâzim Boudjenah, Amira Casar, Matthieu Dessertine, Mathieu Elfassi, Michel Fau, Philippe Girard, Frédéric Giroutru, Christophe Maltot, Olivier Py, Bruno Sermonne, Pierre Vial (sociétaire de la Comédie-Française)

décor, costumes & maquillages Pierre-André Weitz lumière Olivier Py avec Bertrand Killy

production Odéon-Théâtre de l'Europe

Ouverture de la location le mercredi 2 septembre 2009

Tarifs : de 12€ à 32€ (série unique) Tous les jeudis, tarif exceptionnel à 24€
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

 24 septembre – 18 octobre 2009
Odéon 6^e

Philoctète

Création

*de Jean-Pierre Siméon, variation à partir de Sophocle
mise en scène Christian Schiaretti*

Les dieux ne sont pas premiers dans cette tragédie. Ce qui est premier, c'est le caractère immobile de l'œuvre, le silence dans lequel les échanges vont avoir lieu au milieu de la nature. Système clos, insulaire, dans lequel le sens circule de façon constante et infinie. Une tragédie de la Parole, inscrite dans la lassitude du silence et la vastitude d'un océan.

Ici, les êtres traversent le temps.

Christian Schiaretti*

En 1992 déjà, Christian Schiaretti avait une première fois abordé Sophocle en présentant un *Ajax/Philoctète* remarqué. Après ses mises en scène de *Coriolan* de Shakespeare et de *Par-dessus bord* de Michel Vinaver – spectacles qui ont été respectivement récompensés par le prix Georges-Lerminier 2007 et le Grand Prix du Syndicat de la Critique pour le meilleur spectacle de l'année 2008, et distingués tous deux aux Molières du théâtre public 2009 – ses retrouvailles avec le grand tragique grec sont donc très attendues.

Elles le sont d'autant plus qu'elles marquent une étape du compagnonnage artistique qui lie Schiaretti à Jean-Pierre Siméon depuis 1996. Auteur d'une quarantaine de livres, poète distingué par de nombreux prix, romancier, critique, essayiste, Jean-Pierre Siméon travaille aux côtés de Christian Schiaretti à la Comédie de Reims (dont il est «poète associé»

pendant cinq ans), puis au Théâtre National Populaire de Villeurbanne. De ce *Philoctète*, qu'il caractérise comme une «variation à partir de Sophocle» qui «suit plutôt fidèlement le dessin de la pièce», le poète confie qu'il est «une totale réécriture qui est réappropriation de l'objet originel dans une langue autre : ce qui signifie ici non pas du grec au français, mais d'une poésie à une autre. Donc pas une équivalence plus ou moins ajustée mais une métamorphose. Ce n'est pas affaire de remodelage mais de transmutation, une transmutation qui touche à tous les composants de la matière langagière : vers, rythme, scansion, métaphores, distribution de la parole. [...] Qu'est-ce donc que ce *Philoctète* ? Je pourrais dire – avec ce qu'il faut de prétention pour l'oser dire – : Sophocle tel qu'en lui-même ma poésie le change. Bref : ce texte n'est pas de Sophocle mais il n'eût pas existé sans lui.»

L'intrigue de cette «variation» mérite qu'on la rappelle. Ulysse l'expérimenté assigne une mission au jeune Néoptolème, fils d'Achille : s'emparer de l'arc et des flèches de Philoctète, sans lesquels Troie ne peut être prise. Pour y parvenir, il faut recourir à la ruse – ces armes divines héritées d'Héraklès rendent en effet Philoctète invincible. Or Philoctète, blessé et incurable, n'a jamais pardonné aux Grecs (dont Ulysse) de l'avoir abandonné neuf ans plus tôt sur une île déserte pour ne plus avoir à supporter ses hur-

Qui que vous soyez parlez parlez-moi Que j'entende enfin une langue humaine

Jean-Pierre Siméon

ments et la puanteur de sa plaie. Seul Néoptolème peut espérer gagner la confiance du vieux guerrier, car lui seul ne s'était pas embarqué avec l'armée grecque en ce temps-là. Le noble fils d'Achille doit donc mentir à l'infirme et lui faire croire qu'il déteste lui-même les Grecs depuis qu'ils lui ont refusé les armes de son père mort, décernées... à Ulysse. Il y parvient grâce à un récit dont chaque détail concret est sans doute vrai, et où les émotions que Néoptolème croit mensongères ne sont peut-être que l'expression de ses sentiments réels – déception, frustration, humiliation – qu'il ignorait jusque-là...

Pour Ulysse, la noblesse des fins justifie l'impureté des moyens, y compris la tromperie et la séduction : Néoptolème n'est qu'un appât, destiné à éveiller la sympathie de l'infirme et à entrer dans ses bonnes grâces. Pour le jeune fils d'Achille, la situation est plus complexe : d'un côté, ses obligations vis-à-vis des Grecs, le respect de la discipline militaire, lui imposent d'obéir aveuglément à Ulysse, mais de l'autre, l'honneur dû à son nom et à la mémoire de son père lui interdisent toute bassesse. Or ses scrupules moraux vont gagner encore en acuité après sa rencontre avec Philoctète, car sa pitié devant ses souffrances, l'admiration qu'il éprouve devant sa noblesse de caractère, et en un mot, l'amitié qu'il sent naître entre le vieil homme et lui, vont lui rendre d'autant plus exécutable sa nécessaire trahison... La subtile épreuve initiatique du jeune guerrier Néoptolème, pris dans un conflit de devoirs contradictoires, se double ici de l'un des portraits les plus poignants du répertoire, celui d'un homme humilié par la souffrance, livré par son propre camp à une solitude absolue, et qui, neuf ans après, ne revoit les visages de ses semblables que pour être à nouveau dépouillé et trompé. On comprend que le rôle ait tenté Laurent Terzieff : il marquera à coup sûr un nouveau sommet dans une carrière d'artiste riche de plus d'un demi-siècle, au service d'une langue dont Jean-Pierre Siméon réinvente la puissance et l'éclat.

D. L.



© René Burri (détail) / Magnum Photos



Laurent Terzieff © Christian Genet

Philoctète : drame ou poème ?

C'est une question assez difficile malgré son apparence simplicité. *Philoctète* est un archétype du théâtre où tous les éléments fondateurs sont réunis : une situation problématique, insoluble, et de fortes énergies qui s'opposent. Cette tragédie sans morts est une épure des mécanismes premiers du théâtre, et comme le disait Mallarmé de la poésie, ici tout est réduit à son rythme essentiel. Ce qui m'a subjugué et que j'ai choisi de traiter, c'est la poésie de ce guerrier esseulé et solitaire, la puissance de cette île désertique, abrupte, dure, où l'homme est entre un état sauvage et un état humain. Il est bête fauve parmi les bêtes fauves et ce n'est que par son aptitude à la parole qu'il peut échapper à sa condition misérable. La première chose qu'il exprime en voyant les étrangers, c'est «parlez, parlez, que j'entende une langue humaine». Cette composante poétique, affirmation de l'humain par l'exhaussement de la parole, me renvoie à Primo Levi qui nous apprend qu'à Auschwitz, c'est par le poème qu'il retrouvait la manifestation de l'humanité. C'est une pièce sur le prestige de la parole. C'est aussi un poème sur la solitude, sur la déshérence, la déréliction, sur la souffrance du solitaire. Au-delà de l'individu et de sa psychologie, c'est une métaphore de la solitude métaphysique avec des accents beckettiens. L'incroyable force de cet homme qui se tient debout, au milieu des flots, des vents, et qui semble, avec le temps, faire de la matière de cette île, évoque pour moi la sculpture de Giacometti *L'Homme qui chavire*. Philoctète est une objection au néant. Lui et son île, malgré les menaces constantes, demeurent. Il ne songe pas à se suicider. Il résiste. Il parle, il attend. C'est tout le destin de l'Homme qui, pour moi, est lui aussi une objection au néant.

Jean-Pierre Siméon (propos recueillis par Jean-Pierre Jourdain, juin 2009*)

* Extraits de trois entretiens avec l'auteur, l'interprète, le metteur en scène, publiés dans le Cahier N° 9 du TNP

«Je franchirai les eaux de ma naissance»

PHILOCTÈTE.

Tu pars déjà mon fils attends

NÉOPTOLÈME.

Un vent se lève

Philoctète tend les mains vers Néoptolème. Il cherche à toucher son visage.

PHILOCTÈTE.

Attends je t'en supplie attends un peu
au nom de tout ce que tu as de plus cher
au nom de ton père le généreux
je t'en supplie ne me laisse pas seul
ici seul avec mon corps malade et
mon âme qui saigne plus que le corps
oh je sais bien le fardeau que je suis
mais tu as je le crois le cœur trop bon
pour me laisser sans honte et sans remords
continuer de mourir seul entre
l'effroi des jours et l'angoisse des nuits
emmène-moi jette-moi n'importe où
à la proue à la poupe à la cale ou
dans le recouin où pourrissent les vieux cordages
là où je ne gênerai pas j'irai
emmène-moi mon enfant je t'en prie
à genoux je te prie regarde-moi
boiteux impotent brisé misérable
aie pitié sauve-moi si je reviens
au pays de l'Œta ta gloire est faite
gloire heureuse celle qui vient du cœur
va sauve-moi enfin toi fils d'Achille
et laisse-moi quelque part en Eubée
après je traînerai ma jambe morte
jusqu'aux monts de Trachis je franchirai
les eaux du Spercheios les eaux de ma naissance
ô permets-moi de renaître à ma patrie
songe enfant à ton bonheur présent
il est fragile et bientôt tu peux être
le mendiant qui mendiera sa vie
comme je fais aujourd'hui dans les larmes

Jean-Pierre Siméon, *Philoctète* (Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2009, pp. 32-33)

Générique

avec Johan Leysen, David Mambouch*, Laurent Terzieff et le chœur Olivier Borlé*, Damien Gouy*, Clément Morinière*, Julien Tiphaine*
(*de la troupe du TNP)

scénographie Fanny Gamet lumière Julia Grand costumes Thibaut Welchlin maquillages & coiffures Claire Cohen conseiller littéraire Gérald Garutti
production Théâtre National Populaire – Villeurbanne, Compagnie Laurent Terzieff avec la participation artistique de l'ENSATT
et l'aide de la Région Rhône-Alpes pour l'insertion des jeunes professionnels avec le soutien du Département du Rhône
avec la participation artistique du jeune théâtre national

Ouverture de la location le jeudi 3 septembre 2009

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Présent composé

> Atelier de la pensée

Pas de république sans presse ?

À l'occasion des représentations des *Enfants de Saturne*

Samedi 26 septembre à 15h

Rencontre animée par Laure Adler avec Pierre Louette (PDG de l'AFP), Bruno Frappat (journaliste à *La Croix*), Jean Daniel (journaliste au *Nouvel Observateur*).

Depuis le XIX^e siècle en France l'apparition de la presse s'est accompagnée, comme une seconde nature, d'être le garant de notre démocratie. Aujourd'hui qu'en est-il ? La presse continue-t-elle à exercer ce rôle de vigie, voire de contre pouvoir ? La concentration financière ne nuit-elle pas à son indépendance ? Les nouvelles technologies ne vont-elles pas tendre à la faire disparaître ?

Autant de questions que de témoignages avec des acteurs de cette histoire.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin

Entrée libre sur réservation

present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Lectures et rencontres avec les auteurs

Une rentrée littéraire de Gallimard (1/3)

Samedi 26 septembre à 17h

La Diagonale du vide de Pierre Péju

Trois femmes puissantes de Marie N'Diaye

En partenariat avec les Éditions Gallimard.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Réservation 01 44 85 40 40

> Projection

«La Vraie Fiancée» d'Olivier Py

Lundi 28 septembre à 19h

En partenariat avec la COPAT et les Éditions Hatier.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Entrée libre sur réservation

present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Vernissage / Exposition

Photo d'Hôtel, Photo d'Auteur Remise du Prix

Lundi 28 septembre de 20h à 23h

Exposition présentée jusqu'au 18 octobre.

En partenariat avec les Hôtels Paris Rive Gauche.

> Théâtre de l'Odéon – Studios Gémier et Serreau

Entrée libre

> Lecture

«Le chercheur de traces»

d'après Imre Kertész, adapté et lu par Bernard Bloch

Mercredi 30 septembre à 15h et à 18h

Théâtre-roman, librement inspiré de la nouvelle de Imre Kertész, traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba (Actes Sud 2003 et 2005). «Quand on n'a plus de destin, on construit sa vie geste à geste, pas à pas. On continue.»

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Réservation 01 44 85 40 40

> Rencontre

Au bord du plateau

Jeudi 1^{er} octobre

À l'occasion des représentations de *Philoctète*, rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation.

> Théâtre de l'Odéon / Entrée libre

Renseignements au 01 44 85 40 90 ou servicerp@theatre-odeon.fr

> Lectures et rencontres avec les auteurs

Une rentrée littéraire de Gallimard (2/3)

Samedi 3 octobre à 17h

Jan Karski de Yannick Haenel

Mon enfant de Berlin de Anne Wiazemsky

En partenariat avec les Éditions Gallimard.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Réservation 01 44 85 40 40

> Rencontre et lecture

Orhan Pamuk

Lundi 5 octobre à 20h

Lecture et rencontre avec l'auteur turc, Prix Nobel 2006, à l'occasion de la sortie de son essai *D'autres couleurs*.

En partenariat avec les Éditions Gallimard et la Saison de la Turquie en France.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Tarifs de 5€ à 12€

Réservation theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40 / fnac.com



> Traversées philosophiques (1/6)

Que devient une «Europe» rompant avec l’Idéal ?

Jeudi 8 octobre à 18h

À l’occasion de la sortie du livre de François Jullien, *L’invention de l’idéal et le destin de l’Europe*.

«Quand je pose la question : «Qu’est-ce que l’Europe ?», il s’agit d’interroger ce qui l’a portée dans son développement durant tant de siècles ; à la fois ce dont elle a tiré sa fécondité théorique et ce dont elle s’est écartée. Ce que j’appellerai ici son «destin» – cette ressource de l’idéal, aujourd’hui est-elle épuisée ?»

François Jullien, philosophe et sinologue, est professeur à l’Université Paris-Diderot, Directeur du Centre Marcel Granet et de l’Institut de la pensée contemporaine. La plupart de ses ouvrages sont édités au Seuil. Le dernier est paru en septembre 2009 *L’invention de l’idéal et le destin de l’Europe*.

En partenariat avec les éditions du Seuil.



> Théâtre de l’Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Réservation 01 44 85 40 40

> Atelier de la pensée

Quels héros l’Histoire se choisit-elle ?

À l’occasion des représentations de *Philoctète*

Samedi 10 octobre à 15h

Rencontre animée par Laure Adler et Gérald Garutti (TNP)

À chaque époque ses héros. D'où vient cette notion de héros ? Comment a-t-elle évolué depuis l'antiquité ? Dans quelles nouvelles mythologies vivons-nous ? Avons-nous véritablement besoin de cette figure tutélaire issue des récits en ces temps où les anti-héros nous sont présentés chaque jour sous les feux de la rampe... comme les véritables héros de notre société ?

> Théâtre de l’Odéon – Salon Roger Blin

Entrée libre sur réservation

present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Lectures et rencontres avec les auteurs

Une rentrée littéraire de Gallimard (3/3)

Samedi 10 octobre à 17h

La délicatesse de David Foenkinos

Le sari vert de Ananda Devi

En partenariat avec les Éditions Gallimard.

> Théâtre de l’Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Réservation 01 44 85 40 40

> Rencontre

Au bord du plateau

Jeudi 15 octobre

À l’occasion des représentations des *Enfants de Saturne*, rencontre avec l’équipe artistique à l’issue de la représentation.

> Théâtre de l’Odéon / Entrée libre

Renseignements au 01 44 85 40 90 ou servicerp@theatre-odeon.fr

> Lecture

Luis Sepúlveda

Samedi 17 octobre à 15h

Lecture par l’auteur avec Bernard Giraudeau pour la version française.

En partenariat avec les Éditions Métailié.

> Théâtre de l’Odéon – Grande salle / Tarifs de 5€ à 12€

Réservation theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40 / fnac.com



> Projection avec orchestre et récitante

Des trous dans la tête !

Lundi 19 octobre à 20h

Film de Guy Maddin en version scénique avec orchestre, bruiteurs, soprano et Isabella Rossellini, en récitante.

En partenariat avec le Festival d’Automne à Paris et le Centre culturel canadien.

> Théâtre de l’Odéon – Grande salle / Tarifs de 5€ à 32€

Réservation theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40 / fnac.com



“La scène est un monde qui possède ce que le monde environnant ne possède pas, et ce que le monde ne possède pas je le limiterai à un seul mot mais un mot illimité : poésie !”

Dimitris Dimitsalidis

Consultez les archives sonores des Présent composé sur notre site internet à cette adresse :
<http://www.theatre-odeon.fr/fr/documentation/medias/accueil-f-339.htm>